***Lettres portugaises* de G.-J. Guilleragues (1669)**

*Les* Lettres portugaises *sont un recueil de lettres fictives écrites par une jeune religieuse à son amant, un soldat français, qui l’a séduite et abandonnée. Dans cette cinquième lettre, la jeune religieuse consent à rompre.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | (…) je crois que je ne vous souhaite point de mal, et que je me résoudrais à consentir que vous fussiez heureux ; mais comment pourrez-vous l'être, si vous avez le cœur bien fait. Je veux vous écrire une autre Lettre, pour vous faire voir que je serai peut-être plus tranquille dans quelque temps ; que j'aurai de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procédés injustes après que je n'en serai plus si vivement touchée, et lorsque je vous ferai connaître que je vous méprise, que je parle avec beaucoup d'indifférence de votre trahison, que j'ai oublié tous mes plaisirs et toutes mes douleurs, et que je ne me souviens de vous que lorsque je veux m'en souvenir ! Je demeure d'accord que vous avez de grands avantages sur moi, et que vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison, mais vous devez en tirer peu de vanité ; j'étais jeune, j'étais crédule, on m'avait enfermée dans ce couvent depuis mon enfance, je n'avais vu que des gens désagréables, je n'avais jamais entendu les louanges que vous me donniez incessamment, il me semblait que je vous devais les charmes et la beauté que vous me trouviez, et dont vous me faisiez apercevoir, j'entendais dire du bien de vous, tout le monde me parlait en votre faveur, vous faisiez tout ce qu'il fallait pour me donner de l'amour ; mais je suis, enfin, revenue de cet enchantement (…)  .  Gabriel-Joseph Guilleragues, *Lettres portugaises*, 1669. |

***La Princesse de Montpensier* de Mme de La Fayette (1662)**

*Mademoiselle de Mézières et le prince de Guise nourrissent depuis leur tendre jeunesse un amour réciproque. Malheureusement, la jeune princesse a dû se résoudre à un mariage de raison avec le prince de Montpensier. Quelques années après leur séparation, le prince de Guise accompagne le duc d’Anjou (le dernier fils d’Henri II et de Catherine de Médicis) dans une tournée d’inspection militaire. Ils s’égarent près d’une rivière. Tout à coup, ils aperçoivent une jeune dame accompagnée de sa suite dans une barque et ont l’idée, par jeu, de lui demander de traverser avec elle.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | (…) Voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la rivière de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il se pût, pour crier à cette dame que c'était monsieur d'Anjou qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau et qui priait qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui était la princesse de Montpensier, entendant dire que le duc d'Anjou était là et ne doutant point, à la quantité des gens qu'elle voyait au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il était. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres, mais elle distingua encore plus tôt le duc de Guise. Sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir et qui la fit paraître aux yeux de ces princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'était fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avait vue. Il dit au duc d'Anjou qui elle était, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avait prise1, mais voyant Mme de Montpensier si belle, et cette aventure lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever, et, après mille excuses et mille compliments, il inventa une affaire considérable, qu'il disait avoir au-delà de la rivière et accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau.  Mme de La Fayette, *La Princesse de Montpensier*, 1839.   1. Le duc d’Anjou est honteux d’avoir ainsi hélé la barque de Mme de Montpensier pour traverser la rivière. |

***Zaïde* de Mme de La Fayette (1671)**

*Consalve, comte de Castille, est devenu l’ami d’Alphonse Ximénès, qui vit retiré au bord de la mer. Les deux hommes, marqués par des déceptions sentimentales, partagent la même défiance des femmes. Un jour, après une tempête, ils découvrent sur la plage une jeune femme inanimée et la recueillent. Consalve est aussitôt fasciné par sa beauté.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Sur la fin de l'automne que les vents commencent à rendre la mer redoutable, il1 s'alla promener plus matin que de coutume. Il y avait eu pendant la nuit une tempête épouvantable, et la mer, qui était encore agitée, entretenait agréablement sa rêverie. Il considéra quelque temps l'inconstance de cet élément, avec les mêmes réflexions qu'il avait accoutumé de faire sur sa fortune ; ensuite il jeta les yeux sur le rivage ; il vit plusieurs marques du débris d'une chaloupe, et il regarda s'il ne verrait personne qui fût encore en état de recevoir du secours. Le soleil, qui se levait, fit briller à ses yeux quelque chose d'éclatant qu'il ne put distinguer d'abord et qui lui donna seulement la curiosité de s'en approcher. Il tourna ses pas vers ce qu'il voyait et, en s'approchant, il connut que c'était une femme magnifiquement habillée, étendue sur le sable et qui semblait y avoir été jetée par la tempête ; elle était tournée d'une sorte qu'il ne pouvait voir son visage. Il la releva pour juger si elle était morte, mais quel fut son étonnement quand il vit, au travers des horreurs de la mort, la plus grande beauté qu'il eût jamais vue ! Cette beauté augmenta sa compassion et lui fit désirer que cette personne fût encore en état d'être secourue.  Mme de La Fayette, *Zaïde* (1671)   1. *Il* : il s’agit de Consalve.   . |

***La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette (1678)**

*Mme de Chartres est une mère admirable, dévouée à l’éducation de sa fille. Voici son portrait, au début du roman.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l’éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s’imaginent qu’il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner : Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l’amour ; elle lui montrait ce qu’il a d’agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu’elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité ; les malheurs domestiques1 où plongent les engagements2 ; et elle lui faisait voir, d’un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d’une honnête femme, et combien la vertu donnait d’éclat et d’élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s’attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d’une femme, qui est d’aimer son mari et d’en être aimée.  Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves* (1678)   1. *Domestiques* : ici, conjugaux. 2. *Engagements* : aventures amoureuses. |

***La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette (1678)**

*Le prince de Clèves rencontre Mlle de Chartres chez un joaillier italien pour faire réassortir des pierreries.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Comme elle y était, le prince de Clèves y arriva : il fut tellement surpris de sa beauté, qu’il ne put cacher sa surprise ; et mademoiselle de Chartres ne put s’empêcher de rougir en voyant l’étonnement qu’elle lui avait donné ; elle se remit néanmoins, sans témoigner d’autre attention aux actions de ce prince, que celle que la civilité lui devait donner pour un homme tel qu’il paraissait. M. de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu’il ne connaissait point. Il voyait bien, par son air et par tout ce qui était à sa suite, qu’elle devait être d’une grande qualité. Sa jeunesse lui faisait croire que c’était une fille1 ; mais, ne lui voyant point de mère, et l’italien, qui ne la connaissait point, l’appellant madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s’aperçut que ses regards l’embarrassaient, contre l’ordinaire des jeunes personnes, qui voient toujours avec plaisir l’effet de leur beauté ; il lui parut même qu’il était cause qu’elle avait de l’impatience de s’en aller, et en effet elle sortit assez promptement. M. de Clèves se consola de la perdre de vue, dans l’espérance de savoir qui elle était ; mais il fut bien surpris quand il sut qu’on ne la connaissait point : il demeura si touché de sa beauté et de l’air modeste qu’il avait remarqué dans ses actions, qu’on peut dire qu’il conçut pour elle, dès ce moment, une passion et une estime extraordinaires  .  Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves* (1678)   1. *Fille* : par opposition à femme mariée.   . |

***La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette (1678)**

*Mme de Chartres est sur le point de mourir : voici les dernières recommandations qu’elle fait à sa fille.*

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15 | Il faut nous quitter, ma fille, lui dit-elle, en lui tendant la main ; le péril où je vous laisse et le besoin que vous avez de moi augmentent le déplaisir que j’ai de vous quitter. Vous avez de l’inclination pour M. de Nemours : je ne vous demande point de me l’avouer ; je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination ; mais je ne vous en ai pas voulu parler d’abord, de peur de vous en faire apercevoir vous-même. Vous ne la connaissez que trop présentement : vous êtes sur le bord du précipice ; il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez ce que vous devez à votre mari, songez ce que vous vous devez à vous-même, et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. Ayez de la force et du courage, ma fille ; retirez-vous de la cour, obligez votre mari de vous emmener, ne craignez point de prendre des partis trop rudes et trop difficiles ; quelque affreux qu’ils vous paraissent d’abord, ils seront plus doux dans les suites que les malheurs d’une galanterie. Si d’autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j’espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes : mais, si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n’en être pas le témoin.  Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves* (1678) |